

ABONNEMENT

LE CANADA

Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville \$ 4.00

Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

12eme. ANNEE No 64

OTTAWA, JEUDI 9 AVRIL 1891

LE NUMERO 2 CENTS

Le Prince Napoleon

EXTRAITS DES MEMOIRES INEDITS DE GEORGES THIÉBAUD

(Suite)

LES PRINCES PHILOSOPHES

Au fond, chez le prince, comme chez beaucoup d'hommes de haute origine, l'esprit philosophique dominait et éternait le besoin d'agir.

C'est une des formes de l'abdication que de se réserver trop longtemps pour une action exceptionnelle.

C'est par ce seul côté que se motivait, sans se justifier cependant, la rébellion du prince Victor.

Cette révolte demeure franche ment impardonnable, puisqu'elle n'a rien produit qu'un schisme d'opinion, un déchirement domestique et un pitoyable exemple.

Des manifestes ne sont pas un aliment suffisant à l'activité et à l'ambition des politiques qui s'agitent dans les cadres de tous les partis, et surtout du parti bonapartiste, que tant d'affinités rattachent à la démocratie républicaine et socialiste.

Le prince Victor ne s'est donné, lui aussi, qu'à produire des manifestes, et il les trouva beaucoup moins bien que son père. Celui-ci, du moins, sait fixement ce qu'il veut et la politique qu'il entend maintenir.

"En fait de manifestes, il n'y a que Napoléon qui fasse recette." Et un autre jour, à des délégués de province qui le venaient voir :

"Que voulez-vous que fasse, mes chers amis, sans événements ? Faites-moi des événements et je vous ferai de la politique."

Tout l'homme est là, avec son esprit endiablé mais didactique, fournissant une excuse à son inaction.

Les délégués auraient pu répondre : "Que les princes commencent !"

Mais tous nos princes français, pères et fils, oncles et neveux, sont las de la période héroïque. Ils vivent en riches bourgeois retirés des affaires. On les importune un peu des qu'on vient troubler leur quiétude studieuse ou mondaine, on réclame d'eux un peu d'action conforme à leur histoire. Ils sont très heureux comme cela. Un petit cercle de fidèles qui les écoute philosophe et qui leur donne de l'Altesse et du Monseigneur, suffit à ranimer pour eux l'illusion des splendeurs éteintes. Si l'on ressuscite pour eux la sempiternelle loi des suspects et qu'en les taxe de conspirer, il ne s'en défendent pas outre mesure ; mais c'est surtout pour en faire accroire à leur petit millier de partisans, qui sont ainsi très satisfaits pendant quelque temps.

"Au vrai, il n'y a jamais l'ombre de conspiration et la République qui enlève à ces princes Paris, le

boulevard, la Comédie et les séances de l'Institut est une bien injuste marâtre. L'exil est encore le seul côté par lequel nos princes demeurés princes. La vérité est qu'ils s'ennuieraient toute la politique au diable pour pouvoir se promener librement à Paris comme le dernier de nous.

Cela est vrai pour les princes d'Orléans, cela est vrai pour les Napoléons. Ce n'est pas avec de telles dispositions qu'on met jamais un pays en mouvement.

Aussi bien de tous côtés, dans le parti napoléonien, qu'il fut bonapartiste républicain avec le père ou impérialiste réactionnaire avec le fils, il n'y avait, en dépit de quelques grandes idées survivantes, qu'une indigence d'action presque absolue. Les troupes restaient sans direction réelle, un peu débandées, un peu découragées, n'ayant plus d'autres occasions de se manifester qu'aux élections législatives. Là, par suite de négociations, elles ne rencontraient plus, faute de mieux, que des candidats monarchistes, les candidats de l'Assemblée ayant cédé à leurs alliés de l'union conservatrice leur part de suffrage universel.

Il était à présumer que le jour où un homme nouveau ranimerait par quelque côté leur vieillesse et leur jeunesse, toutes ces troupes reflueraient violemment vers ce candidat, entraînant après elles leurs états-majors épuisés.

Nous verrons ce fait se produire quand l'homme se montrera. A ce moment, l'homme n'était pas venu et le Suffrage universel sommeillait.

VI L'EXIL

Le prince partit pour l'exil. Absent de Paris et retenu à la campagne, j'eus le regret de ne pouvoir me joindre à ceux de ses amis personnels qui le saluèrent à son départ. Je lus dans les journaux qu'il avait en partant, malgré l'importance d'une telle séparation, affirmé une fois de plus la République qui venait cependant de lui enlever la patrie.

J'avais eu l'occasion d'aller lui rendre visite quelques jours avant que la loi d'exil ne vint en discussion. Il en était fort attristé et ne se faisait aucune illusion sur l'issue du débat.

"Oh ! c'est fait, me dit-il, je vais quitter la France et reprendre le chemin de l'exil où j'ai déjà passé toute ma jeunesse. Encore, moi, j'ai un asile à l'étranger. J'ai Prangins où je vais chaque été. J'esquiverai de me persuader que l'exil dure cette fois plus longtemps que de coutume."

Quel singulier gouvernement ! fit-il. A l'âge où les gouvernements peuvent devenir cléments, celui-ci, par une sorte de frayeur chronique, devient féroce. Il donne à penser qu'il n'a pas encore, après quinze ans, la sécurité ni le lendemain ! Cependant, ajouta-t-il (le politicien reprenant aussitôt le dessus), la prescription de ses adversaires est bien souvent, c'est triste à dire, interprétée par la masse comme une preuve de force.

SOUVENIRS DE VICTOR-EMMANUEL

Il changea de thème pour donner un autre cours à ses pensées et dit un mot du jeune héritier royal de Portugal qui venait d'épouser la princesse Amélie d'Orléans.

"C'est mon neveu, dit-il, il est venu me voir ici. Il est gentil, il est blond comme un étudiant d'Heidelberg. Me voilà l'allié des d'Orléans, maintenant ! J'ai écrit à ma belle-sœur, la reine Maria Pia : "Je vous aime beaucoup, mais du moment que vous vous mariez avec d'Orléans, je ne vous aime plus."

Puis il s'étendit sur le propos de ses bonnes relations avec le roi Humbert son beau-frère, et sur la vive affection que lui portait aussitôt le prince Emmanuel, hanté sans doute par la pensée qu'il allait faire, pendant l'exil, de longs séjours en Italie.

"Mon beau-père, dit-il, était très bon et très généreux. Je pouvais tout lui dire. Ah ! ce n'est pas ma faute si cent mille Italiens ne

sont pas venus nous donner du renfort pendant la guerre. J'avais mené à bien la mission que l'Empereur m'avait confiée, quelques jours avant la bataille de Sedan. Je m'étais rendu précipitamment près de Victor-Emmanuel et, sur mes instances, il s'était décidé à intervenir. C'était fait. Puis, à la nouvelle du désastre, le Roi accourut tout troublé me prendre dans ses bras :

"Eh bien ! je t'ai échappé belle. Quelle bêtise j'allais faire, mon cher Napoléon, par affection pour toi !"

"J'aurais eu besoin d'argent pour ma politique, poursuivit-il, que Victor-Emmanuel m'en aurait donné. J'aurais trouvé sous ma serviette le montant d'un château quelconque vendu pour m'être serviable. A quoi bon ? Je ne suis pas riche et personne cependant n'a donné plus que moi d'argent politique. Le journal Le Napoléon m'a coûté les yeux de la tête. J'ai donné beaucoup aussi, en 1873, au moment où une restauration royaliste était imminente. Les journaux coûtaient beaucoup et ne rapportent en échange aucun avantage. Ceux qui sont chargés de les vendre s'en vont, avec leur paquet sous le bras, chez le marchand de vin, et les redacteurs viennent ensuite vous dire que leur dernier article a fait beaucoup d'affaires."

Et, joignant la mimique à la parole, le prince reproduisait en parlant l'attitude du camelot grelottant et ratatine qui serre sous son bras son lot de papier invendu, en absorbant sur le zinc un mazagran réconfortant.

VII PRANGINS

La loi d'exil fut votée, le prince quitta la France et je ne le revis, en Suisse, qu'en décembre 1887, à la veille de la campagne boulangiste, dont il fut le seul instruit pour les deux raisons que je vais dire.

A mes yeux, la campagne boulangiste était la mise en œuvre de beaucoup d'idées du prince Napoléon, au profit d'un autre que le prince Napoléon et, par conséquent au détriment du prince Napoléon.

La conception primitive que je m'étais formée du boulangisme avait pour conséquence inévitable le déclassement politique de la masse bonapartiste au profit de la République et la substitution d'un nom nouveau dans l'orne plébiscitaire au nom de Napoléon, qui en demeurait en quelque sorte le détenteur historique, de mémoire si non de fait.

Sedan avait détruit la légende militaire de Napoléon. C'était maintenant la légende plébiscitaire qui allait s'écrouler sous les millions de suffrages donnés à un autre qu'aux Napoléons.

En conscience, si cette destruction m'apparaissait comme un service à rendre à la République, il n'était pas possible de se dissimuler qu'elle portait un coup décisif à toutes les espérances du prince Napoléon, car on n'est vraiment détruit que par ce qui vous remplace.

Était-il admissible que ce coup lui vint de moi, en qui il avait souvent, avec une si captivante expansion, versé les avertissements de son expérience et de son esprit ? C'était un détournement, et en quelque sorte un vol d'idées, dont je voulais au préalable m'expliquer avec lui et m'excuser à ses yeux.

En outre, je sentais bien que le prince était le seul adversaire sérieux que nous fussions exposés à rencontrer dans le domaine plébiscitaire. Seul le prince Napoléon pouvait nous faire obstacle, si le parti républicain, se souvenant à propos que le prince avait été des siens contre le 16 Mai, avait opposé le prince au général boulangier. Celui-ci risquait, dans cette hypothèse, d'essuyer finalement le plus piteux échec.

Il était donc prudent de savoir comment le prince envisagerait cette campagne, où il avait à peu près toutes les chances d'être trompé ; de s'assurer, non de son concours qui était inefficace, mais de sa neutralité qui était utile. L'avoir pour soi n'était rien, l'avoir contre

soi était grave, car si le prince avait eu des effectifs républicains accrus des effectifs bonapartistes entraînés que fût-il resté au général Boulanger.

J'arrivai à Prangins le 10 décembre et, en arrivant, on me remit un billet du prince, ainsi conçu : "Je vais à Genève, je rentrerai pour dîner, chauffez-vous en attendant." J'avais apporté quelques violettes que je fis mettre dans sa chambre avec ces mots : Fleurettes de France pour le prince Napoléon. J'employai les heures d'attente à bouquiner dans la bibliothèque et, s'il faut tout dire, mon désœuvrement fut tel que j'y fis des vers, de détestables vers, que je laissai sur la table du prince avec cette dédicace : "Vengeance d'un homme qui attend le prince Napoléon. Je crois bien que la poésie est venue à déplorer ce furtif attentat."

Quand le prince entra, il me dit en riant : "Des fleurs ! des vers ! vous me comblez !"

"Dites, monseigneur, que je vous amadoze, parce que je viens littéralement vous dépouiller, vous voler, vous causer un préjudice dont je m'excuse d'avance."

Et la longue causerie qu'on devine suivit son cours.

CONFÉRENCES

DE NOTRE-DAME PAR MGR D'HULST

(6e CONFÉRENCE)

Dans son oratoire, le conférencier annonce qu'il a fini de philosopher. Après un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de la morale, il s'est attaché, dans les trois derniers discours, à vérifier les bases rationnelles de la science des mœurs. Désormais, il prendra pour guide l'enseignement traditionnel et, dès l'année prochaine, il abordera l'exposition du Décalogue. Aujourd'hui, il termine la première série de ses conférences en étudiant d'une manière générale le rôle de la religion chrétienne à l'égard des fondements de la moralité.

Ce rôle est double : elle nous garde ce que la libre pensée suppose à tort ; elle nous donne ce que la libre-pensée promet en vain.

Les modernes réformateurs de la morale ont voulu ébranler les vieux fondements du devoir : la liberté, l'obligation, la sanction. On peut les convaincre d'erreur par la discussion philosophique, et c'est ce que Mgr d'Hulst a fait, avec sa science profonde et sa logique serrée ; mais ce n'est pas là ce qui les empêchera d'exercer sur les masses l'influence maléficiente d'une doctrine favorable aux passions.

Qui donc trouvera le secret de se faire écouter de la multitude en prêchant la doctrine opposée, celle qui conseille de remonter les pentes au lieu de les descendre ? C'est le christianisme. Il n'en est pas à son coup d'essai : il a déjà fait prévaloir dans le passé les trois vérités qu'on attaque aujourd'hui.

D'abord, il a défendu la liberté ; non pas que les docteurs chrétiens aient méconnu les difficultés du problème. La théologie, au contraire, avec le dogme du péché originel, avec les mystérieuses questions de la prescience divine, du concours divin et de la prédestination, semble ajouter à l'énigme de l'action libre de nouvelles obscurités ; ou plutôt elle en signale aussi nettement aperçues. Mais si les controverses théologiques n'ont pas dissipé les ombres, elles ont servi à faire ressortir la fermeté du témoignage que l'Eglise catholique ne cesse de rendre au libre arbitre ; car entre les opinions permises et les erreurs condamnées, la principale différence consiste en ceci : que les premières expliquent divers sèment comment la liberté subsiste, tandis que les secondes la sacrifient.

Mais c'est surtout par son enseignement pratique que l'Eglise a

pris en mains la cause du libre arbitre et en même temps, du devoir absolu et de la vie future, base et couronnement de la morale.

Pour arrêter le torrent des doctrines matérialistes qui menacent de ruiner la morale, une digue existe c'est le catholicisme, c'est l'éducation chrétienne au foyer et à l'école, c'est l'organisation chrétienne de la société. Qu'on ne dise pas que cette ancienne discipline, qui s'était imposée aux mœurs de nos pères, a perdu sa valeur.

Aujourd'hui encore, là où on l'applique, elle produit les mêmes fruits qu'autrefois. Pensent-ils à cela, s'entrevoient dans un très beau mouvement d'éloquence, ceux qui veulent arracher à l'influence chrétienne la famille, l'école et la société ? Ils seraient alors, de parti pris, les entrepreneurs de la démolition générale. Car on voit bien ce qu'ils ont à la morale publique, on ne voit pas ce qu'ils lui rendent. Ils sont coupables à tout le moins d'une criminalité légère, et le devoir étroit des croyants est de faire prévaloir contre eux, à force de dévouement et de sacrifices, le foyer chrétien, l'école chrétienne le milieu social chrétien.

L'orateur développe, dans un tableau plein de vie, les bienfaits qu'assure à un peuple cette triple restauration, qui n'a rien à voir avec les réactions politiques. Il conclut que le remède de la morale est dans nos mains et que l'Evan-géliste se promet en nous gardant tous les principes sa veurs que la libre-pensée nous ravit.

II

A la place de ce qu'elle supprime la morale de la nouvelle école annonçait la prétention de faire apparaître des équivalents meilleurs ; à la place d'une liberté pré-existante, l'évolution des volontés vers l'idéal d'une liberté future ; à la place du devoir impératif, une morale persuasive procédant par l'éducation des instincts ; à la place des peines et des récompenses, une conception de plus en plus désintéressée de la vie humaine.

La discussion critique qui a rempli les précédentes conférences a péremptoirement prouvé que ces promesses sont vaines et aboutissent à la faillite. Le christianisme les reprend à son compte et il est en mesure de les tenir.

D'abord c'est à lui qu'il appartient de faire progresser la volonté humaine vers une liberté toujours plus grande ; non pas en la déclarant d'abord impossible, ce qui est une singulière façon d'en préparer l'éclosion dans l'avenir, mais en la déclarant existante et perfectible. La morale chrétienne nous affirme notre liberté, nous aide à l'acquiescer par la doctrine de pardon, par celle de la grâce, par la méthode de l'ascétisme, qui de l'esclavage des passions conduit l'âme, de degrés en degrés, jusqu'à l'émancipation parfaite, à la sainteté.

En second lieu, la morale chrétienne est la seule qui sache élever et purifier les instincts. Elle a opérée cette merveille dans les sociétés barbares, elle l'opère tous les jours chez les peuples sauvages ou arriérés, par le ministère des missionnaires.

Enfin s'agit-il de faire monter la volonté humaine jusqu'aux sommets de la vertu désintéressée ? Là encore, la morale chrétienne peut faire des promesses, et le christianisme seul les accomplit ; et comment ? En intraduisant l'amour dans le devoir.

Oui, c'est bien là le privilège de la morale chrétienne. Partout où leurs devoirs restent à l'état d'abstraction. Kant l'appelle un "nom sublime." On ne se passionne pas pour un nom. Mais aux yeux du chrétien, le devoir, c'est le bien suprême ; le bien, c'est le Dieu vivant. Et si cette bonté souveraine semble trop loin de nous, elle saura s'approcher dans l'incarnation et forcer l'amour dans les excès divins dont se compose le mystère de notre rédemption.

Dans une péroraison ardente, l'orateur s'adresse à Jésus crucifié pour le remède d'avoir obligé les hommes à l'aimer, puis à son auditoire pour l'adjurer d'accueillir son Sauveur et de lui livrer ses espérances, afin qu'il les transforme en la perfection désintéressée de son amour.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES ! MEUBLES !

Nouveaux et a Grand Marche

AMEUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COCHER DANS TOUT LES GENRES ET TOUTS LES PRIX, CHE

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES DOTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITE DE SES ARTICLES QUELLE VEND

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks

Tapisseries POUR Pans et PLAFONDS.

Desains récents, élégants et artistiques, A très bon marché au Nouveau Magasin de Tapisseries et de Peintures.

J. B. DUFORD, 70 RUE RIDEAU

MESDAMES, Le temps est arrivé de faire le grand ménage et de décorer les pans de vos appartements. C'est aussi le temps avant qu'il y ait foule de laisser vos commandes de Tapisseries, Blanchissage, Teintage et de Peintures DE TOUTES SORTES.

Estimés fournisseurs. J. F. BELANGER, 159 Rue Bank

98 RUE RIDEAU.

A. & A. F. McMillan Réparations de Montres et Bijoux une spécialité.

NOUS ETALONS LA PLUS GRANDE VARIÉTÉ DE

Voitures d'Enfants DE TOUT OTTAWA.

Elles viennent des premières Manufactures Canadiennes et Américaines. On trouvera nos prix bas.

Ceux qui veulent de ces VOITURES D'ENFANTS économiseront en venant les acheter maintenant.

COLE'S National M'fg. Co. 160 RUE SPARKS.

PLUS D'ASTHME Oppression, Catarrhe, par le POUSSIERE CLERY A obtenu les plus hautes récompenses. — Dépôt dans toutes les pharmacies.

LA VALLÉE DE L'OTTAWA Edition Hebdomadaire du Journal LE CANADA. ABONNEMENT Un An en Ville \$ 2.00 Un An par la Poste . . . 1.0

KENDALL'S SPAVIN CURE. CURE OF CHLORO-SYSTITIS. BIRDSONG'S CURE FOR BRONCHITIS AND TRACHEITIS. ILLINOIS. CHICAGO. ILL. NOV. 24, 1888.

KENDALL'S SPAVIN CURE. BIRDSONG'S CURE FOR BRONCHITIS AND TRACHEITIS. ILLINOIS. CHICAGO. ILL. NOV. 24, 1888.

KENDALL'S SPAVIN CURE. BIRDSONG'S CURE FOR BRONCHITIS AND TRACHEITIS. ILLINOIS. CHICAGO. ILL. NOV. 24, 1888.

KENDALL'S SPAVIN CURE. BIRDSONG'S CURE FOR BRONCHITIS AND TRACHEITIS. ILLINOIS. CHICAGO. ILL. NOV. 24, 1888.

KENDALL'S SPAVIN CURE. BIRDSONG'S CURE FOR BRONCHITIS AND TRACHEITIS. ILLINOIS. CHICAGO. ILL. NOV. 24, 1888.

KENDALL'S SPAVIN CURE. BIRDSONG'S CURE FOR BRONCHITIS AND TRACHEITIS. ILLINOIS. CHICAGO. ILL. NOV. 24, 1888.

KENDALL'S SPAVIN CURE. BIRDSONG'S CURE FOR BRONCHITIS AND TRACHEITIS. ILLINOIS. CHICAGO. ILL. NOV. 24, 1888.

KENDALL'S SPAVIN CURE. BIRDSONG'S CURE FOR BRONCHITIS AND TRACHEITIS. ILLINOIS. CHICAGO. ILL. NOV. 24, 1888.

KENDALL'S SPAVIN CURE. BIRDSONG'S CURE FOR BRONCHITIS AND TRACHEITIS. ILLINOIS. CHICAGO. ILL. NOV. 24, 1888.

AND HOME Stock Farm, IMPORTED Heron Horses.

PARFUMS ESS. URIZA SOLIDIFIES

iste d'Ottawa

Table with columns: M, P, M, A, M, F, M, M. Rows of numbers and times.

Table with columns: M, P, M, A, M, F, M, M. Rows of numbers and times.

ÉNEAU

Advertisement for horses and farm products.

Advertisement for perfumes.

Advertisement for a business or service.

Table with columns: M, P, M, A, M, F, M, M. Rows of numbers and times.

Table with columns: M, P, M, A, M, F, M, M. Rows of numbers and times.

Advertisement for ÉNEAU.

Advertisement for a business or service.

Advertisement for a business or service.

Advertisement for a business or service.

Advertisement for a business or service.

Advertisement for a business or service.